



**Journal des anthropologues**  
Association française des anthropologues  
**152-153 | 2018**  
**Anthropologie et anarchisme**

---

## Éléments d'« anthropologie punk » sur l'espace des Wagenburgen berlinoises

*Elements of a "Punk Anthropology" in the Berlin Wagenburgen*

**Ralf Marsault**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6960>  
DOI : 10.4000/jda.6960  
ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2018  
Pagination : 265-281  
ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Ralf Marsault, « Éléments d'« anthropologie punk » sur l'espace des *Wagenburgen* berlinoises », *Journal des anthropologues* [En ligne], 152-153 | 2018, mis en ligne le 30 avril 2020, consulté le 11 janvier 2021.  
URL : <http://journals.openedition.org/jda/6960> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6960>

---

## ÉLÉMENTS D'« ANTHROPOLOGIE PUNK » SUR L'ESPACE DES *WAGENBURGEN* BERLINOISES

Ralf MARSAULT\*

### Présentation du champ de recherche

Les *Wagenburgen*<sup>1</sup> berlinoises, squats de friches urbaines, persistent depuis le courant des années 80 sur une douzaine de lieux où chacune cherche la singularité de son fonctionnement propre : militantes, stables sur leur espace, et structurées autour d'un plenum<sup>2</sup> hebdomadaire, ou, plus nonchalantes dans leur engagement politique, comme rassemblements ouverts aux allers et venues. Insurrectionnelles dans leur mouvement de redistribution foncière elles ont, pour la plupart, accepté la normalisation de contrats de location auprès de la municipalité. Mais elles revendiquent toujours la reconnaissance d'une rationalité singulière pour habiter la ville autrement : expérimentation d'une culture néo-hippie et d'un usage écologique urbain, volonté d'immanence sensorielle à

---

\* Phanie, Centre de l'ethnologie et de l'image  
11 rue Houdon – 75018 Paris  
Courriel : info@ralfmarsault.org

<sup>1</sup> *Wagenburg*, nom féminin (au pluriel : *Wagenburgen*), décrit un rassemblement de camions, de caravanes ou roulotte de chantier, et d'annexes vernaculaires réalisées avec des matériaux de récupération, situé dans la ville de Berlin (voir Marsault, 2008).

<sup>2</sup> Assemblée des habitants où les usages, problèmes d'organisation interne et projets communs, sont discutés démocratiquement.

l'environnement autant qu'invention d'un communautaire visant à défendre la réappropriation et la redéfinition de l'espace de vie. Tout autant que les corps de leurs habitant(e)s sont modifiés (tatouages, etc.), les caravanes se singularisent (graphitées, ornées de collages d'images et d'objets divers), dans un mouvement de reconquête, réécriture et reconstruction *Do It Yourself* de l'espace du vivre et sa gestion. Le phénomène *Wagenburg* relève ainsi d'une praxis active de l'assemblée démocratique délibérant sur la question du voisinage dans l'habiter ensemble même si, sur certaines places, cet exercice doit lutter constamment avec une entropie chaotique chronique due aux conflits entre les perceptions singulières du réel de chacun des intervenants.

Soupçonnant que l'architecture joue le rôle silencieux d'un surmoi sociétal (Hollier, 1974), qui détermine un ordre social aliénant, cette rupture esthétique avec les formes d'habitat que propose la société néolibérale, et son refus des commodités (eau courante, évacuation sanitaire, électricité, etc.), arc-boute son style singulier contre la norme. La *Wagenburg* défend la flexibilité d'un habitat mobile (caravanes, roulottes, camions...), et une autonomie des choix dans l'organisation du voisinage, même si celles-ci demeurent relatives face à une municipalité qui impose néanmoins ses règles d'urbanisme, d'hygiène et de sécurité, ainsi que le respect de l'égalité des citoyens face à l'impôt et aux servitudes d'usage. Cette esquivance sociétale, dans la foulée du mouvement écologiste des Verts, cherche une alternative politique concrète où le rapport au travail, à l'environnement, les notions de patriarcat, genre, hiérarchie et pouvoir afférents à l'intérieur d'une communauté, seraient déconstruites en vue de faire advenir un contre-projet de solidarité et d'égalité entre ses membres.

Cependant, la fréquentation au quotidien des campements révèle surtout<sup>3</sup> que le phénomène *Wagenburg* est l'artéfact d'un malaise complexe, entre exaltation et dépit, qu'il faudrait pouvoir anthropologiquement véritablement connaître : autant dans son

---

<sup>3</sup> Marsault (2008).

ascèse (vivre avec très peu de confort et de consommation dans une société qui les idéalise), que par ses ambiguïtés. Dans une société dont ils dépendent pour leur survie (nourriture, soins médicaux), les habitant(e)s peinent à conceptualiser l'hétérotopie interstitielle de leur projet et, redoutant toujours la présence insidieuse de « ...l'État dans le Verbe. » (Clastres, 2011 : 186), ces vacuoles de rébellion cultivent volontiers le secret. La bohème qui les peuple, justifie son rôle de passager clandestin en jouant de son opportunisme punk, et le dandysme d'une dérision assumée dans ses contradictions n'a souvent pour argument qu'un jeu sur les mots : « *I am an anarchist [...], I wanna be Anarchy* »<sup>4</sup>.



Car l'ambiguïté est caractéristique du phénomène *Wagenburg* : en mutation constante, même si historiquement il perdure, quand la société allemande ne semble le tolérer que parce qu'elle l'identifie à une phase transitoire de la *Bildung*<sup>5</sup>, l'intensification des circulations à l'intérieur de la communauté européenne y a provoqué le

<sup>4</sup> The Sex Pistols « Anarchy in the UK » (1976).

<sup>5</sup> Sur ce concept d'éducation dans la culture allemande et ses interprétations voir Stiegler (2006).

métissage avec d'autres incrustations virales (Punk, Traveller, Zonard, Queer, etc.), qui en affectent l'*habitus* et l'économie des pouvoirs préexistante. Chacune de ces cultures, ses productions d'identités et allant de soi (consommation de psychotropes, sexualité, usages alimentaires...), perturbent les équilibres sociaux des espaces. Des conflits voient le jour et chroniquent une lutte pour le contrôle des décisions afférentes à la gestion des lieux. Particulièrement, l'usage et le commerce de drogues mettent à mal l'éthique du mouvement : ces trafics réintroduisent la violence larvée des paradigmes de la société néolibérale (Beauchez, 2017 : 40), contre lesquels la *Wagenburg* entend lutter, et renforcent de fait une loi du silence qui masque les abus de pouvoir. Pour restituer la complexité de ces échanges, l'approche anthropologique de ces terrains sensibles est donc amenée à être adaptée, voire redéfinie.

### **Parti pris méthodologique**

Après avoir croisé les témoignages, lors d'entretiens avec les acteur.trice.s, pour dégager l'*indexicalité* de son espace littéraire (Marsault, 2008), puis proposé des mises en scènes, mises en *devenirs* photographiques, pour révéler les ambivalences du champ visuel dans ses présentations de soi (Marsault, 2012), nous avons confronté le phénomène *Wagenburg* à l'espace muséal, pour lui faire percevoir ses réminiscences historiques et partager sa culture matérielle, voire envisager la constitution d'une archive<sup>6</sup>. Par ce type d'observation participante (Shah, 2017), dans la durée et avec l'aide du terrain, il s'agit surtout de comprendre l'homologie existante entre les figurations/créations (présentation de soi, vocabulaire indexical, esthétique de l'habitat), d'un groupe déterminé et la perception intérieure de ses acteur.trice.s, pour approcher cette *qualité* singulière (Graeber, 2009 : 528), du moment insurrectionnel de l'expérience qu'elles ou ils vivent. Le parti pris de cette méthode

---

<sup>6</sup> « *Wagenburgleben in Berlin* », Exposition et réalisation du catalogue par les acteur.trice.s des *Wagenburgen* (ISBN 978-3-9809767-2-5), Musée de Kreuzberg (Berlin), août-novembre 2008.

s'inspire de la menée radicale, voire anarchiste, à laquelle il se confronte, pour essayer de la ressentir de « l'intérieur », dans la mesure du possible. Il est donc « ce processus sans finalité » (Springer, 2016 : 153), qui participe d'une politique des luttes contre l'arbitraire. Se démarquant de toutes hiérarchies, il implique que l'analyse du chercheur, fut-elle documentée et argumentée, est équivalente aux réflexions/productions du terrain<sup>7</sup>. Elle ne cherche pas à les *épuisier* au moyen d'un commentaire ou d'une modélisation théorique qui en scellerait le sens. Elle vaut seulement comme *don* (Graeber, 2004 : 12), outil de connaissance offert en échange de l'expérience du vivre avec la communauté approchée. L'analyse du chercheur et la parole des acteurs s'interpénètrent sans préséance, produisant ainsi la table de négociations d'un *espace non dogmatique* du savoir, où l'anthropologie, en train de se créer, s'apparente à un *devenir* deleuzien quand : « Personne n'attend d'avoir levé tous les malentendus pour nouer des rapports réels avec autrui... [et où]... l'accord se fait sur des dissonances analogues, qui se découvrent alliées. » (Zourabichvili, 1997 : 4 & 14). L'un et les autres s'observent, interagissent et s'influencent mutuellement : mais chacun reste *soi* tout en devenant *autre*. Le diagramme des échanges qui s'ouvre alors, entre ces entités de part et d'autre en mutation constante, à l'image de la *Wagenburg* qui ne cesse de se réinventer pour se produire, est celui que l'on souhaite voir porter la dynamique d'une connaissance, fut-elle par ailleurs très modeste. Les contributions des habitants, celle du chercheur, les images produites, sont déposées sur une table, projection au sol de réflexions et imaginaires qui se confrontent, et cette table, où l'on peut recomposer infiniment les placements, initie la possibilité d'un espace « entre ». S'inspirant d'une formule puisée dans l'héritage anarchisant du terrain : « *Don't know what I want, but know how to get it...*<sup>8</sup> », et sa propension à manipuler les masques (Marsault, 2008 : 441), on lui donnera le nom de Punk Anthropologie. En cela,

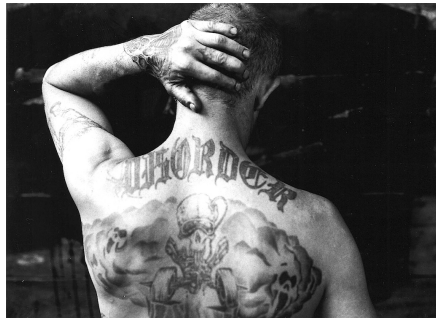
---

<sup>7</sup> En nombre de signes, dans la totalité de l'article.

<sup>8</sup> The Sex Pistols, *op. cit.*

il serait surtout : « ... la notation du « non-encore-pensé » et désigne(ra)it le lieu intermédiaire où l'informe, orienté par la seule intuition, s'ouvre au devenir des forces en jeu dans ce qui émerge ». (Letellier, 2005). En effet, on retient de la culture punk sa performativité quasi théâtrale du faire (DIY) : le mouvement se définit surtout par ce mot de « scène » (*Hardcore, Straight-Edge...*, etc.) (O'Hara, 2003 : 33). Ainsi, partant des manipulations de masques remarquées, où la dérision déconstruit la révolte de façon synchrone, on se proposera à présent comme nouveau travail d'anamnèse, de construire un dispositif qui permette aux paroles, sur la question sensible de la gestion du pouvoir et des décisions à l'intérieur des communautés, de se placer.

Quelques acteur.trice.s s'expriment sur leur expérience du lieu, d'autres posent pour une photographie où on leur suggère de mimer leur perception corporelle du terrain. Sachant que la « présentation de soi » vaut pour témoignage (Marsault, 2008), on cherche ici à croiser ces *autobiographies* verbales avec une expressivité visuelle traduisant le ressenti par le geste et les marques des corps, associées aux images de quelques détails remarquables sur l'aspect des caravanes.



Ni les noms des interviewé.e.s, ni les lieux où ils résident, ne sont mentionnés. Les photographies prises de dos, sont reproduites avec un fort contraste pour les rendre plus difficilement identifiables (sauf aux habitant.e.s qui reconnaîtront toujours un détail signifiant

dans les vêtements ou les lieux). Insérées dans la lecture du corps du texte, elles ne sont pas, nécessairement, le portrait de celles et ceux qui s'expriment. Des témoignages émanant de résident.e.s qui ont quitté ces espaces, croisent les réflexions de ceux qui y vivent toujours. Les contributions dans d'autres langues que le français, sont traduites. Un choix, forcément arbitraire, a dû être opéré dans le contenu général<sup>9</sup>. Cependant, jointes les unes aux autres, ces paroles écrivent le texte paradoxal d'un « monologue à plusieurs voix » faisant office de *chœur antique* intervenant dans le développement de l'analyse.



... l'État n'aime pas que l'on soit ici. Pour eux, on est des parasites... ils souhaiteraient que l'on se barre. S'ils pouvaient nous y forcer un jour, ils le feraient. La majeure partie de la société pense que la Wagenburg est comme un dépotoir où nous ne faisons que boire, se droguer et rien d'autre.

Q : Vivre sur la Wagenburg, comme geste politique ?

D'une certaine façon, oui, parce que tu montres aux gens la façon dont tu veux vivre... d'une certaine façon, hors de la société. Tu vas faire des courses, tu prends les transports, tu voyages... tu fais partie

---

<sup>9</sup> Pour respecter les contraintes éditoriales.



de la société. Mais c'est possible de vivre différemment. Je vis ici pour ne pas vivre dans un « fucking » bloc, voisin contre voisin, comme travailler du lundi au vendredi, tu sais...

...Certains se connectent entre eux à l'intérieur du même groupe... bien sûr, c'est comme dans chaque société, principalement... Si c'est le style de vie, alors viennent les règles. Ça ne fait qu'un. C'est une des choses qui me dégoûte sur cet endroit. Mais nous sommes des humains, non ? Ça a toujours été comme ça, et ça le sera toujours. Nous ne créons pas une société parfaite.

Q : Tu en souffres ?

Bien sûr, il n'y a pas de doute, non ? Mais je pense aussi que c'est ma propre faute, parce que, quand il y avait parfois des questions importantes, je n'étais pas là pour parler. Je pensais que ça n'en valait pas la peine : tu sais, tous ces plénums qui durent, et « blah, blah, blah... » et tout, mais maintenant oui. Car j'ai perdu une sorte de contrôle. Pas le contrôle de mes nerfs, mais sur une partie de ce qui doit être décidé, etc. Mais il y a des places (Wagenburgen) où les gens peuvent se sentir mieux, où ils ont une meilleure relation avec leur voisin ou quelque chose comme ça, ça se pourrait... Tu sais, nous sommes seulement des humains, nous ne sommes pas capables de vivre ensemble en harmonie, en paix et en amour peu importe, bien que cela semble sympa, comme tu sais. Peut-être, ça sonne bien au début : tout est sympa, en ordre, etc. Tu aimes ton voisin, ton voisin t'aime. Mais c'est seulement bollocks !, et tu sais ça non ? Il y a toujours des bons projets, il y a toujours des places chouettes, je ne peux pas dire le contraire. Je ne peux pas dire que toutes finissent en chaos. Ça dépend des gens, de la façon dont ils s'occupent de leur politique interne sur la place. S'ils laissent certains prendre le pouvoir... tu vois ce que je veux dire. Parce que nous parlons de la situation particulière que nous avons ici, et c'est quelque chose de différent, non ? Je ne peux pas le dire comme ça parce que nous sommes en train de discuter de l'état général de notre place, mais il y a des places où les gens se sentent mieux, ont une relation meilleure avec leur voisin. C'est possible... Pas tous les jours, mais peut-être une fois par mois, ça serait plus facile si chacun allait au plenum et parlait de ce qui le heurte ou de ce qui se passe. Ça n'est pas au plenum de décider qui doit changer la « fucking » ampoule électrique dans les toilettes, tu sais. C'est juste pour échanger des vues là. Parce que nous craignons pour nos vies, et nous ne sommes pas tout le temps là. Aussi, parfois on a peur de parler fort et exprimer ce qu'on pense réellement parce qu'on a peur de ce que les autres vont dire. Je ne sais pas.



J'en arrive à la conclusion que j'étais plus jeune et donc plus naïve, et que j'ai vraiment cru pendant quand même assez longtemps que ce lieu pourrait offrir un mode de vie réellement différent, une alternative à un type de vie qu'on nous dit inévitable.

Seulement, au bout d'un moment, force a été de constater que rien de constructif ou de créatif ne s'y passerait jamais, que les gens qui y habitent sont au final dix mille fois plus intolérants que les gens qu'ils critiquent, et qu'ils ne sont là que pour exploiter et pomper ce qu'il y a à pomper sans aucun scrupule ni aucune conscience. Une fois que l'on se rend compte de ça, et qu'on accepte cette réalité, il n'y a plus rien d'autre à faire qu'en partir, puisqu'il est impossible de les faire partir eux.

Et cette révélation n'est pas arrivée à un moment, au hasard. À partir du moment où je suis sortie du gang des « speed freaks<sup>10</sup> », je n'ai pu

---

<sup>10</sup> Usagers de méthamphétamine (speed).

ignorer à quel point tout est faux, de leurs discours sur l'amitié et la famille, jusqu'à ce qu'ils prétendent être.

Se rendre compte à quel point tout, mais absolument tout, ne repose que sur des mirages dus à l'alcool ou aux drogues, et que rien d'autre n'est vrai, hormis des gens qui, en plus, tirent bénéfice de cette situation d'illusion et de mensonge, a été une des plus grosses claques de ma vie ! Et donc ça me rend triste, par-dessus tout, que des gens en souffrent encore et en meurent encore, pendant que les autres versent des larmes de crocodile et se remplissent les poches...

C'est un contre-projet qui, comme tous les systèmes et structures, révèle aussi les faiblesses humaines. L'avantage qu'il pourrait avoir, par rapport à la société, c'est que, quand la Wagenburg n'est pas trop grande, il y a encore des relations personnelles et une communauté de village où une sorte de morale et une éthique s'appliquent encore. Celles-ci sont naturellement mises en pièces par les drogues, par l'usage continu de drogues et les véritables changements dans les mentalités et les aptitudes à la socialisation que ça implique. Alors je ne voudrais pas maintenant forcer le trait sur les défauts de ce contre-projet de société, mais c'est déjà, de toute manière, un projet meilleur que celui, extérieur, de la société du spectacle ou d'une organisation punitive d'arrière-cour de Prenzlauerberg (quartier de la bourgeoisie de Berlin) où les mères de famille ont le pouvoir, et où tout est réglé pour savoir, quand, comment, combien de temps, peut-on faire un barbecue, etc. C'est pour moi l'alternative la plus mauvaise, quand celui/celle qui décide, fait que tout le monde n'a plus qu'à accepter. C'est la liberté que l'on a ici : pas besoin de prévenir personne pour faire un grill. Et je trouve ça très ok si on peut le faire à l'air libre, inviter un couple d'amis et que peut-être ça sera un peu bruyant. Cette liberté gêne naturellement aussi celle que les autres ont. La liberté que l'on prend de boire trop, l'usage de drogues ou le fait que la musique sera plus forte, gêne, de toute manière, et la zone de confort des autres sera empiétée. On doit alors faire la part des choses, et voir si c'est ok ou pas.



J'ai demandé à des gens qui ont vécu ici pourquoi ils n'avaient pas supporté à la longue et étaient partis ? Ils ont répondu qu'ils travaillaient à l'époque et n'avaient tout simplement pas eu assez de sommeil. Alors ce sont des choses qui ne sont pas facile à gérer. Il faut trouver le moyen de pouvoir s'éloigner de ces nuisances... Depuis six ans, je me sens bien ici, bien de façon générale. Je ne peux pas du tout m'imaginer revivre dans un logement. Quand on voyage, pour le boulot par exemple, et que l'on vit à l'hôtel, et que c'est génial d'avoir l'eau chaude courante au robinet et une baignoire, je trouve cela super, mais je n'en ai pas besoin. Je me dis : « Non, ça tu ne dois pas le désirer ».

La question c'est : dès lors que cela vient de ceux qui sont sur le campement, comment le pouvoir s'exerce-t-il à cet endroit ? En fait, c'est sournois. Ça passe à travers les ressources : qui peut rendre service ou aider, qui possède quoi, quel objet, quel outil, quelle capacité de force physique, qui parle les autres langues, qui peut discuter avec la bureaucratie de la mairie, etc. [...] ça passe par le contrôle de toutes ces ressources, sans même parler de ceux qui vendent des produits. Ces gens tiennent les autres par la dépendance. Et qu'on en arrive à parler d'untel ou unetelle en disant « la tour », la « chef », le « portier », ça veut dire qu'il n'y a plus la possibilité de créer un lien social autrement que par l'intermédiaire de la force physique, la timidité ou la crainte. Ce n'est pas possible que quelqu'un t'agresse car tu n'as payé ta part de la caisse générale (frais d'électricité et d'eau). Ce n'est pas possible de faire ça, ça doit être réglé au plenum. On ne peut pas faire sa justice soi-même, tout de même. C'est là, que j'ai un gros problème avec cette question du pouvoir : ça me fout en colère et, d'ailleurs, ça fait que justement je resterai sur la place jusqu'au point où, de moi-même, je déciderai de quitter.

Q : Et si les gens ne veulent justement pas de plenum ?

Je ne dis pas, qu'il faut un plenum, mais que, théoriquement, ça devrait se passer comme ça. Mais ça n'est pas possible que quelqu'un fasse pression sur les autres pour que les dettes de la place soient payées. Tu ne peux pas dire que le but justifie les moyens. Ça se discute, sinon c'est un abus de pouvoir. Enfin, ce combat, pour moi, ça n'en vaut plus la peine. Je n'en peux plus de ces discussions.



J'ai décidé de vivre dans une Wagenburg, cet oasis vert, au milieu de la ville. J'ai un jardin, je peux commencer la journée, avec un café dans mon hamac... Dans un appartement, j'ai toujours vécu sans verdure autour de moi : ici il y a des renards, des écureuils et des oiseaux. J'ai besoin de ce bruit de la nature, et je suis toujours de bonne humeur quand je me réveille le matin, à cause de ce bruit et de la couleur du vert. On n'entend pas les voitures. On peut faire un feu de camp quand on veut, on a tellement d'espace pour vivre, beaucoup plus que quand on est en appartement. Et être en contact avec les gens... Dans un appartement, on est seul. Ici les gens passent et on a des voisins agréables. Oui, c'est une revendication politique, de vivre ici : à propos de la consommation, combien de chose tu dois laisser tomber... aussi le recycling. La façon de vivre...tu dois trouver l'eau, faire du feu pour avoir chaud, pour moi cela semble si juste... c'est une sorte de...il y a des scientifiques qui parlent de mémoire des cellules, que les cellules ont une mémoire...je me sens tellement bien que je pense : ok, nous vivions dans des caves ou des petits abris et on devait faire du feu il y a des milliers d'années, et j'ai l'impression que mon corps peut s'en souvenir... que les êtres humains l'ont fait il y a si longtemps. Pour moi, c'est une part de la vie. Au lieu de mettre le chauffage central en marche et ça va comme ça, tu dois travailler pour cela.

Avec la mairie quand ils ont voulu nous faire signer leur mauvais contrat, nos avocats nous en ont rédigé un autre. On l'a envoyé (à la mairie), c'était il y a trois ans, et depuis nous n'avons jamais eu de réponse. Et c'était, pour moi, la sensation que nous pouvons être forts. Avec l'aide des avocats, nous ne sommes pas des victimes. Au moment de l'exposition au Kreuzberg Museum, j'ai entendu que tant de gens l'ont visitée, et ces écoliers et étudiants qui sont venus et ont posé des questions, et ce symposium avec ces ethnologues et scientifiques qui ont demandé comment on vit et on fait l'hiver et

tout cela, alors ils ont pris au sérieux que nous avons réellement une alternative pour vivre. Pour moi cela aide fortement contre l'*establishment*. Le monde est ce qu'il est avec tout ce capitalisme et cette façon de penser comment on doit être heureux. Ici on montre au reste du monde qu'il y a d'autres possibilités pour solutionner les problèmes. Nous avons quelque chose à dire, et pour moi ce n'est pas notre faute que le monde est tel qu'il est, mais c'est notre faute s'il reste tel qu'il est.

Il y a des gens qui ont squatté cet endroit et ça c'est l'anarchie, et le fait que nous y vivons depuis 30 ans c'est l'anarchie en général, mais d'un autre côté le *Council* a dit que c'était ok que l'on soit là, donc ce n'est plus du tout de l'anarchie. Mais c'est normal, tu décides de quelque chose de neuf dans ta communauté et ta façon de vivre, tu apportes quelque chose de neuf aux circonstances, au début c'est interdit, illégal, c'est l'anarchie et ensuite ça devient établi. C'est le chemin, comment on change le monde. Et bien sûr il y a l'anarchie entre les gens : certains jouent de la musique forte. Au moment où on demande de baisser le volume et qu'ils ne le font pas, c'est l'anarchie. Les gens s'en foutent, et on doit régler cela, et faire que ça marche dans les têtes. Bien sûr ça marche dans les cerveaux, mais pas tous les cerveaux fonctionnent... (rires). Nous ne sommes pas un groupe homogène, nous avons des caractères différents. Ça s'est passé que les gens sont arrivés au fur et à mesure : il n'y a pas de ligne claire. C'est un mix et c'est mouvant, ce n'est pas statique.

### Conclusion

Ces témoignages parcellaires évoquent la complexité des situations de pouvoir auxquelles l'expérience *Wagenburg* est confrontée. On en retiendra particulièrement les remarques sur la « nature humaine », ainsi qu'une forme perceptible de dépit consumé, lié à la pratique fastidieuse des délibérations (*plenum*) pour redéfinir la démocratie dans les conditions de l'expérience. L'insertion des photographies (où chacun(e) a librement choisi sa pose), expriment des ressentis de défiance (batte de baseball), d'exaltation lyrique (bras levés), et celle de communion (embrassant le corps), de méditation face au campement, de dénonciation (le tatouage *DISORDER*) d'une menace nucléaire. Ces images n'illustrent pas les réponses. Elles assument leur production esthétique, revendiquée comme outil de connaissance, dialoguant

avec l'ensemble des paroles des acteur.trices du terrain. Car si le vivant pense (humain, animal et végétal) et que « Les sois sont des signes » (Kohn, 2017 : 142), ces signes sont eux-mêmes aussi en relation avec les structures inorganiques, le cinétisme des phénomènes, couleurs, sons, odeurs, qui les enchâssent dans une synesthésie où la production de sens, telle que nous pouvons essayer de la rendre sensible à défaut de la décrypter totalement, est la résultante des confrontations de présences perçues voire jouées ou même fantasmées entre ces signes. Cette performativité silencieuse de signes mis en scène dans l'espace incertain de la *table des négociations* que l'on propose ici, est l'effectuation de l'*anthropologie punk* que l'on recherche. Le chaos anarchiste de sa qualité permet cette ouverture vers l'intériorité des questionnements soulevés, et nous y placerons, pour conclure, les deux évoqués au préalable.

Ainsi l'expression perceptible d'une forme de fatigue dans les témoignages, est liée à la confrontation avec la traque du néolibéralisme qui enserme la *Wagenbuurg*. Son culte de la performance, de la fixation, de la propriété, et ses excès de contrôle, ont conduit les habitants vers le territoire refuge d'un campement de résistance. Mais les campements, eux-mêmes, sont soumis à des négociations constantes lors de plenums qui peinent à atteindre un compromis. Surtout quand ceux qui y participent, voire les évitent (volontairement ou par accident), n'osent pas y exprimer leur point de vue, les ambiguïtés de leurs ressentis. Ces assemblées cherchent jusqu'au dépit (on le lit dans une réaction), voire à l'épuisement, l'espace d'une cohabitation entre des groupes d'affinités antagonistes, suggérant la réminiscence suivante.

Lors du mouvement *Occupy Madrid*, des chercheurs, témoins de ces types de délibérations épuisantes, ont proposé de définir cette « fatigue » comme une catégorie ethnographique nouvelle, dont le rôle permettrait l'émergence de rôles sociaux ou politiques nouveaux (Corsín & Estalella, 2017 : 119). Cet épuisement des argumentations dans la recherche de démocratie, créerait un vide permettant de renégocier de nouveaux types de citoyenneté ou

d'affinités, entre les individus. Il y aurait peut-être alors raison, malgré toutes les difficultés relevées, de redonner confiance à la *Wagenburg* dans son projet. Tout particulièrement, en lui rappelant ainsi que la nature humaine est : « ...un devenir, plutôt qu'un être déjà là » (Sahlins, 2009 : 107).



### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

**BEAUCHEZ J.**, 2017. « Zone stupéfiante : l'espace du deal », in **BOUILLON F., BEAUCHEZ J. & ZENEIDI D.**, *Zone : l'espace d'une vie en marge. Espaces et sociétés* : 55-72.

**CLASTRES P.**, 2011 [1974]. *La société contre l'État*. Paris, Minuit.

**CORSÍN JIMÉNEZ A. & ESTALELLA A.** 2017. "Political Exhaustion and the Experiment of Street: Boyle Meets Hobbes in Occupy Madrid", in **BROWN H., REED A. & YARROW T.**, (eds), "Special issue: Meetings, Ethnographies of Organizational Process, Bureaucracy and Assembly", *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 23(S1): 110-123.

**KOHN E.**, 2017. *Comment pensent les forêts ? Vers une anthropologie au-delà de l'Homme*. Kremlin-Bicêtre (France), Zones sensibles.



- GRAEBER D., 2004. *Fragments of an Anarchist Anthropology*. Chicago, Prickly Paradigm Press.
- GRAEBER D., 2009. *Direct Action. An Ethnography*. Oakland, AK Press.
- HOLLIER D., 1974. *La prise de la Concorde : essais sur Georges Bataille*. Paris, Gallimard.
- LETELLIER B., 2005. « Saisir la pensée diagrammatique, lectures plurielles », *Acta fabula*, vol. 6(2) :  
URL : <http://www.fabula.org/revue/document962.php>.
- MARSAULT R., 2008, *Résistance à l'effacement*. Dijon, Les Presses du réel.
- MARSAULT R., 2012. « Représentation des affins » in « Création et transmission en anthropologie visuelle », *Journal des anthropologues*, 130-131 : 185-206.
- O'HARA C., 2003 [1999]. *La philosophie du Punk. Histoire d'une révolte culturelle*. St Murry-Monteymont (France), Rytrut.
- SAHLINS M., 2009. *La nature humaine, une illusion occidentale*. Paris, Terra Cognita, Édition de l'éclat.
- SHAH A., 2017, « Ethnography? Participant Observation, a Potentially Revolutionary Praxis », in DA COL G, "Debate Collection: Two or Three Things I Love or Hate About Ethnography", *Journal of Ethnographic Theory*, 7(1): 45–59:  
<http://dx.doi.org/10.14318/hau7.1>
- SPRINGER S., 2016. *The Anarchist Roots of Geography: Toward Spatial Emancipation*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- STIEGLER B., 2006, « Nietzsche et la critique de la *Bildung*. 1870-72 : les enjeux métaphysiques de la question de la formation de l'homme », *Noesis*, 10 : 215-233. Mis en ligne le 02 juillet 2008 :  
<http://noesis.revues.org/582>
- ZOURABICHVILI F., 1997. *Qu'est-ce qu'un devenir, pour Gilles Deleuze ?* Bourg-en-Bresse (France), Horlieu Éditions.  
<http://www.horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili/qu-est-ce-qu-un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf>.

**Résumé**

Les espaces insurrectionnels des *Wagenburgen* berlinoises, sont des lieux de délibérations conflictuelles et épuisantes, en quête de démocratie dans les conditions de l'expérience. Leurs acteur.trice.s expriment des ressentis complexes de dépit/exaltation que l'anthropologie cherche à restituer. Construisant un diagramme non hiérarchique de confrontations, entre les réactions des habitant(e)s, l'écrit du chercheur et la performativité d'images réalisées en commun, on ouvre l'espace incertain d'une *anthropologie punk*. On suggère ici que, par son silence et son indétermination, il serait un *devenir* permettant l'accès à une perception interne des questionnements.

**Mots-clefs :** *Wagenburgen*, squats, épuisement, diagramme, anthropologie punk.

**Summary**

Elements of a "Punk Anthropology" in the Berlin *Wagenburgen*

Insurrectional spaces in origin, the Berlin *Wagenburgen* are squatted places where the search for democratic conditions of living is a conflictual and exhausting process. Their inhabitants express complex feelings of rancor/exaltation that anthropology seeks to reconstruct. The non-hierarchical diagram of the confrontations between the inhabitants' accounts, the researcher's analysis, and jointly created performative images opens up the uncertain space of a *punk anthropology*. Here we suggest that, in its silence and imprecision, this space could be a *becoming* that allows access to an internal perception of the questions at stake.

**Key-words:** *Wagenburgen*, Squats, Exhaustion, Diagram, Punk Anthropology.

\* \* \*